

La langue désossée de nos contemporains

David Dorais

Numéro 72, printemps 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88221ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dorais, D. (2018). Compte rendu de [La langue désossée de nos contemporains]. *L'Inconvénient*, (72), 63–65.

LA LANGUE DÉSOSSÉE DE NOS CONTEMPORAINS

David Dorais

Qu'est-ce que des « mots qui pensent à notre place » ? Ce sont des mots bien-pensants, c'est-à-dire des mots dont l'alignement avec la correction politique est si harmonieux qu'il suffit de les préférer pour se retrouver dans le bon camp et n'avoir pas besoin de s'expliquer plus avant sur ce que l'on veut dire. Ils semblent solitaires et inoffensifs, sympathiques même, mais ils viennent avec un appareil idéologique revendicateur qui pèse de tout son poids pour imposer leur pertinence, leur évidence, voire leur nécessité. On imagine un membre de la mafia affable, souriant, chaleureux, qui vous sert un café et assure vouloir votre bien, mais qui est flanqué d'une bande de malfrats armés jusqu'aux dents ; ils font craquer leurs jointures tandis que votre nouvel ami vous fait une offre que vous ne pourrez pas refuser. Les mots qui pensent à notre place se proposent de prendre en charge le sens et ainsi de nous délester du fardeau de réfléchir.

Le lien avec la novlangue de George Orwell est évident, et l'auteur Patrick Moreau la fait figurer dans le sous-titre de son ouvrage. L'avant-propos s'ouvre d'ailleurs sur les réflexions

de l'écrivain et journaliste britannique, qui dénonce, dans un article de 1946, la décadence de l'anglais ainsi que les expressions toutes faites qui servent de masques aux idéologies politiques. Bien sûr, concède Moreau, la langue actuelle, « cette langue désossée à force de litotes et d'abstraction », n'est pas imposée par un régime totalitaire ni n'est déformée au point de se mouler à la perfection sur des impératifs doctrinaux mais, comme la novlangue de l'Océania, elle sculpte le réel pour donner préséance à certaines idées et en escamoter d'autres, tentant de faire croire dans le même mouvement que c'est la seule façon de voir les choses.

Moreau rapproche également ces automatismes de langage des *Stichworte*, ou mots-vedettes, identifiés par le philosophe Theodor Adorno. Ceux-ci se démarquent par leur caractère d'évidence : sur un mode théophanique, ils signifient par eux-mêmes, leur seule présence ayant le don d'imposer un sens et d'oblitérer ce qui relève du doute, de la remise en question, de l'approfondissement réflexif. Par conséquent, les *Stichworte* mettent dans l'embarras ceux qui refusent d'accepter aveuglément

leur apparition numineuse. Si ces vocables donnent à ceux qui les utilisent une caution morale instantanée, ceux qui les critiquent se retrouvent d'emblée du côté de l'hérésie. Dans le contexte actuel, ce seront ceux qui ne veulent pas être « ouverts », « authentiques », « tolérants », « transparents » ou « flexibles ».

Dans l'épilogue, l'auteur de l'essai repère les grandes lignes qui se dégagent de son exploration des mots-vedettes à la mode en ce moment. Il souligne leur pauvreté, pauvreté numérique, mais surtout pauvreté sémantique qui les rend presque interchangeables et les fait figurer en grappes dans les discours, comme s'ils avaient besoin d'une assistance mutuelle pour compenser leur fragilité. Moreau signale également la structure manichéenne de ces vocables, qui réduit la complexité du monde à des oppositions simplistes (par exemple, *flexible* versus *rigide*) et place d'emblée le langage et les idées qu'il soutient dans une posture d'affrontement : il s'agit toujours de « combattre » (l'homophobie, le racisme, les préjugés, la discrimination), de « lutter » contre ces torts... ce qui, remarque Moreau, témoigne d'une bien faible ouverture à la diversité et d'une

tolérance douteuse envers la différence ! En fin de parcours, l'auteur plaide pour une résistance à l'emploi des mots passe-partout. Il propose une « ascèse individuelle » consistant à se retenir d'employer ces termes vides qui nous viennent parfois si spontanément à la bouche. Il recommande par-dessus tout d'interroger les gens qui les brandissent. Que voulez-vous dire par « authentique » ? Il faut plus de « transparence », dites-vous, mais qu'entendez-vous par là ? Comme dans certains arts martiaux, laisser l'adversaire se déséquilibrer lui-même et se retrouver par terre sous l'effet de son propre élan. Pouvoir déclarer, tel Don Juan à Sganarelle : « Bon, voilà ton raisonnement qui a le nez cassé. »

Quels sont ces termes figés qui constituent le jargon de notre époque ? Patrick Moreau se penche sur trente d'entre eux. Si certains concernent le domaine des nouvelles technologies (*bonhomme-sourire*, *like* ou *wouah*), la plupart appartiennent à la sphère sociopolitique, relayée et amplifiée par l'univers médiatique. Chacun de ces échantillons se savoure individuellement. Certains sont plutôt classiques, relevant d'un humanisme de bon aloi. Ainsi, la rubrique « Ami » rappelle, à l'ère de Facebook, que l'amitié ne consiste pas en une relation utilitaire qui a pour but de flatter notre égo (la valeur d'une personne se mesurant désormais à son nombre d'« amis »), mais plutôt en une relation rare et privilégiée basée sur l'estime réciproque en dépit de la différence (de personnalité, d'opinions, etc.). De même, la rubrique « Aînés » souligne combien ce vocable escamote la véritable vieillesse et tente de nous préserver du phénomène (pour autant naturel) de la sénescence, avec ce qu'il comporte de déclin et de sagesse à la fois.

Il est toutefois plus stimulant, au lieu d'y aller au hasard des mots, de se composer des parcours cohérents à travers le florilège présenté par Moreau. Pour ma part, je me suis intéressé au thème du racisme, présent dans plusieurs articles comme « Blanc », « Ethnie », « Minorité visible » ou « Nationalisme ethnique ». J'aurais aussi bien pu cibler les thèmes de la langue, de la sexualité, de l'éthique ou de l'histoire.

Mais le racisme m'a particulièrement accroché, car il me semble que c'est dans ces rubriques que Moreau va le plus loin dans sa critique de la bien-pensance moderne. Certains passages mettent mal à l'aise et font grincer des dents, en raison non des positions de l'auteur, mais du simple fait des questions qu'il pose, et font sentir à quel point il peut être délicat de reconsidérer certaines expressions.

J'en veux pour exemple la désignation « blanc ». Alors qu'on célèbre la fierté gaie ou noire, comment se flatter d'être blanc sans passer *ipso facto* pour un nazi suprématiste de la pire espèce ? Moreau ouvre cet article en citant l'exemple d'une jeune collègue se plaignant de ce que le quartier de Montréal où elle habitait était « trop blanc ». On imagine sans peine que, dans toute conversation actuelle, une telle affirmation serait accueillie avec des moues d'assentiment. « Moi aussi, dirait probablement un autre en levant l'index, mon quartier est trop blanc ! » Et pourtant, fait remarquer l'auteur, verrait-on qui que ce soit déclarer que son quartier est « trop noir » ou « trop juif » ? Vous vous feriez crucifier sur-le-champ ! Mais « trop blanc », cela va de soi¹. On assiste donc à l'émergence d'un racisme inversé, au nom même de l'antiracisme. Pour compenser des siècles de discrimination des Noirs et des gens de couleur, il faut dorénavant discriminer les Blancs. Verrait-on un père annoncer à l'un de ses enfants : « Durant des années, j'ai battu ton frère et je le regrette amèrement. En contrepartie, je vais maintenant te battre, toi » ? Il suffit d'arrêter de battre les enfants, point à la ligne ! Bref, argumente l'essayiste, on voit à présent apparaître, chez des personnes que rien n'unit sinon la couleur blanche de leur peau, une conscience de former un groupe uniforme qui mérite d'être rabaisé. Quelle différence avec la figure classique du *self-hating Jew* ? Il ne s'agit pas, plaide Moreau, de redonner préséance aux « Blancs » sur les autres « races », mais simplement d'arrêter de penser en termes raciaux. Et de rompre avec cette absurdité, inouïe dans l'histoire de l'humanité, selon laquelle un groupe majoritaire s'automéprise et s'autorejette.

On le comprend, j'ai beaucoup aimé *Ces mots qui pensent à notre place*. Dans les cas les plus simples, on y trouve des textes qui réajustent notre regard et rappellent l'importance de certaines réalités humaines, comme la vieillesse ou l'amitié. Dans les meilleurs cas, les textes de Moreau ébranlent les fondations de certaines valeurs-clés de la pensée actuelle, et permettent de voir d'un autre œil des notions qui semblent aller de soi et dont, pour ma part, je n'aurais pas songé à critiquer la validité. Néanmoins, tout au long de ma lecture, deux biais de Moreau m'ont dérangé.

D'une part, il me semble que l'auteur pêche parfois par un excès de scepticisme et de « déconstructionnisme » (au sens large). Son approche consiste alors à relever la grande complexité de certains termes, à montrer que leur signification est épineuse, inconsistante, voire inexistante. Par exemple, dans l'article « Minorité visible », Moreau part de la définition de ce concept que propose la Commission de la fonction publique canadienne. D'une manière systématique et impitoyable, il démantèle cette définition pour démontrer qu'elle se fonde sur des confusions, des contresens, voire des présupposés douteux. Ainsi, alors que certaines « minorités visibles » sont identifiées par leur origine géographique (Philippin, Japonais, Coréen), d'autres sont identifiées par leur couleur de peau (Noir). N'y a-t-il pas là un glissement dangereux, souligne Moreau, de considérer comme des catégories équivalentes une différence physique observable et une appartenance nationale ? Les Noirs, semble dire la définition, de par la seule couleur de leur peau, constituent un groupe uniforme et homogène, peu importe leur origine, qu'ils soient nés au Kenya, en Haïti ou dans le Bronx. Ils sont « noirs », voilà tout. Bref, sous couvert de combattre le racisme, le concept de minorités visibles reconduit l'idée d'une humanité divisée en groupes raciaux exclusifs. Le malaise que me laisse la démonstration (au demeurant impeccable) de Moreau, c'est qu'elle mène ni plus ni moins à la conclusion suivante : puisque les minorités visibles n'existent pas (la définition qui en est donnée étant incohérente), alors le racisme

n'existe pas. Pour ma part, je serais gêné de répondre à une personne qui, à cause de la couleur de sa peau, se verrait refuser un logement ou un emploi, ou se trouverait victime de vexations quotidiennes : « Mais, mon bon monsieur, vos contrariétés sont imaginaires ! Vous ne savez donc pas que les minorités visibles n'existent pas ? » La définition gouvernementale, pour maladroite qu'elle soit, a du moins l'avantage de vouloir remédier à un problème réel.

D'autre part, la posture argumentative de Moreau consiste à adopter une espèce d'innocence ou de virginité idéologique. Ce sont les autres qui manipulent le langage et cherchent à faire valoir un programme secret, pas lui. À ce titre, il est éclairant de jeter un coup d'œil sur le *Dictionnaire critique du sexisme linguistique* (Somme toute), publié au même moment que le livre de Moreau. Dans les deux cas, on a affaire à un ouvrage qui entend mettre en lumière les termes employés par l'autre camp. Chacun considère qu'il parle de choses naturelles et sensées, qui ne méritent pas d'approfondissement, tandis que l'adversaire camoufle ses intentions et use de déloyauté pour utiliser le langage à ses propres fins. Les présupposés idéologiques du *Dictionnaire critique du sexisme linguistique* sont précisément ceux que dénonce Moreau, mais jamais les auteurs du collectif ne les remettent en question ni même ne se donnent la peine de les définir : l'introduction du dictionnaire sert seulement à indiquer que la langue française est pétrie de sexisme et qu'il faut combattre ces vocables biaisés et humiliants (*frigide, hystérique, radicale, etc.*). Chez Moreau comme chez les auteurs du dictionnaire, l'autre est en faute, et ce sont ses mots à lui qu'on doit signaler comme coupables. On se retrouve alors devant une situation de « dialogue de sourds », configuration discursive analysée par Marc Angenot². Dans un espace discursif neutre et dépourvu de logique, chaque camp estime qu'il a raison et dénonce l'ennemi comme quelqu'un de mal intentionné et d'insensé. Mais il est certain que l'argumentation de Moreau repose elle aussi sur des prémisses partiales. Il aurait été intéressant de les voir mises de l'avant. On se prend à rêver d'un second ouvrage, *Ces mots qui nous aident à penser*, qui offrirait un lexique de mots-antidotes aux mots quelque peu empoisonnés s'infiltrant dans le discours social actuel. ■

1. D'ailleurs, autre anecdote révélatrice : l'Orchestre symphonique de Boston s'est récemment fait reprocher de mettre au programme beaucoup trop d'œuvres d'« hommes blancs ». Un tel reproche trahit la volonté moderne de refaire l'histoire et de faire valoir des idéaux contemporains, sans égard pour la réalité culturelle du passé.

2. Marc Angenot, *Dialogues de sourds : traité de rhétorique antilogique*, Paris, Mille et une nuits, 2008.

CES MOTS QUI PENSENT À NOTRE PLACE
Patrick Moreau, Liber, 2017, 273 p.



© Louis-Philippe Côté, *Agence* (détail), 2007-2010, huile sur lin, 265 x 330 cm

3 mars–7 avril 2018

Louise Robert

Regards sans détour

Exposition collective dans le cadre du
Festival Art Souterrain

Programme Vacances-Travail



galleriesimonblais.com